

Les monastères, dont celui de Khor Virap, sont aujourd’hui les symboles spirituels du premier royaume chrétien de l’histoire, qui a connu les invasions, les persécutions et les fragmentations territoriales. Voyage au cœur d’une nation où religion et identité se confondent depuis mille sept cents ans.

Par Fatma Torkhani

# L’ARMÉNIE

## QUAND LA FOI DEVIENT MÉMOIRE

A une quarantaine de kilomètres d’Erevan, le monastère de Khor Virap s’inscrit dans un cadre majestueux, face au mont Ararat, situé en territoire turc.

Arménie Travel

**N**on loin du mont Ararat, le monastère de Khor Virap se détache dans la brume, entouré par les visiteurs venus le contempler ou simplement prier. Situé à une quarantaine de kilomètres au sud de la capitale Erevan, ce monument historique se dresse comme un symbole de résilience et de foi. *“Son nom, qui veut dire ‘fosse profonde’, évoque directement le cachot souterrain où Grégoire ‘l’Illuminateur’ fut enfermé pendant treize années”,* explique Mélanie Hakobyan, guide touristique en Arménie. Aujourd’hui encore, les voyageurs peuvent descendre par une échelle étroite dans cette cellule obscure et exiguë, un espace oppressant qui contraste violemment avec la lumière éclatante du plateau sur lequel se trouve l’édifice. Le paysage en face du monastère est celui du mont Ararat, désormais en territoire turc depuis 1921, mais toujours profondément ancré dans l’imaginaire et la culture arménienne. Selon la tradition biblique, c’est sur les pentes de l’Ararat que l’arche de Noé se serait échouée après le Déluge, marquant le recommencement de l’humanité.

### Une tradition religieuse précoce

*“C’est ici, dans une fosse de six mètres de profondeur, que le patriarche Grégoire l’Illuminateur a été emprisonné, avant de convertir le roi Tiridate au christianisme”,* explique Mélanie Hakobyan. Le monarque est alors atteint d’une grave maladie. Certaines sources hagiographiques décrivent celle-ci comme une démente ou une folie. Il est soigné par Grégoire, tout juste libéré après plus d’une décennie, donc, dans les entrailles du monastère. Après sa guérison, Tiridate fait du christianisme la religion officielle du pays en 301, faisant de l’Arménie le premier royaume chrétien du monde. Cette scène fondatrice, que les Arméniens connaissent depuis l’enfance, marque le début d’une histoire où identité, foi et héritage sont fortement entremêlés.

Maxime K. Yevadian, historien, arménologue et titulaire de la chaire d’arménologie de l’université catholique de Lyon, rappelle que le christianisme arrive en Arménie par la route de la soie. Celle-ci est alors *“traversée par des communautés hébraïques engagées dans un vaste commerce transcontinental, d’Afrique du Nord jusqu’à l’Inde et même la Chine”*. L’apôtre Barthélemy a évangélisé ces groupes et les populations locales dès le II<sup>e</sup> siècle, contribuant à l’implantation d’une tradition religieuse précoce. *“On parle d’église apostolique car elle se revendique directement de la prédication d’un apôtre, en l’occurrence Barthélemy”,* précise l’historien, rappelant que cette origine distingue l’Eglise arménienne des autres courants chrétiens d’Orient.

Au IV<sup>e</sup> siècle, lorsque le royaume devient officiellement chrétien, cette Eglise s’affirme comme une institution structurante *“qui soutient un Etat menacé par*

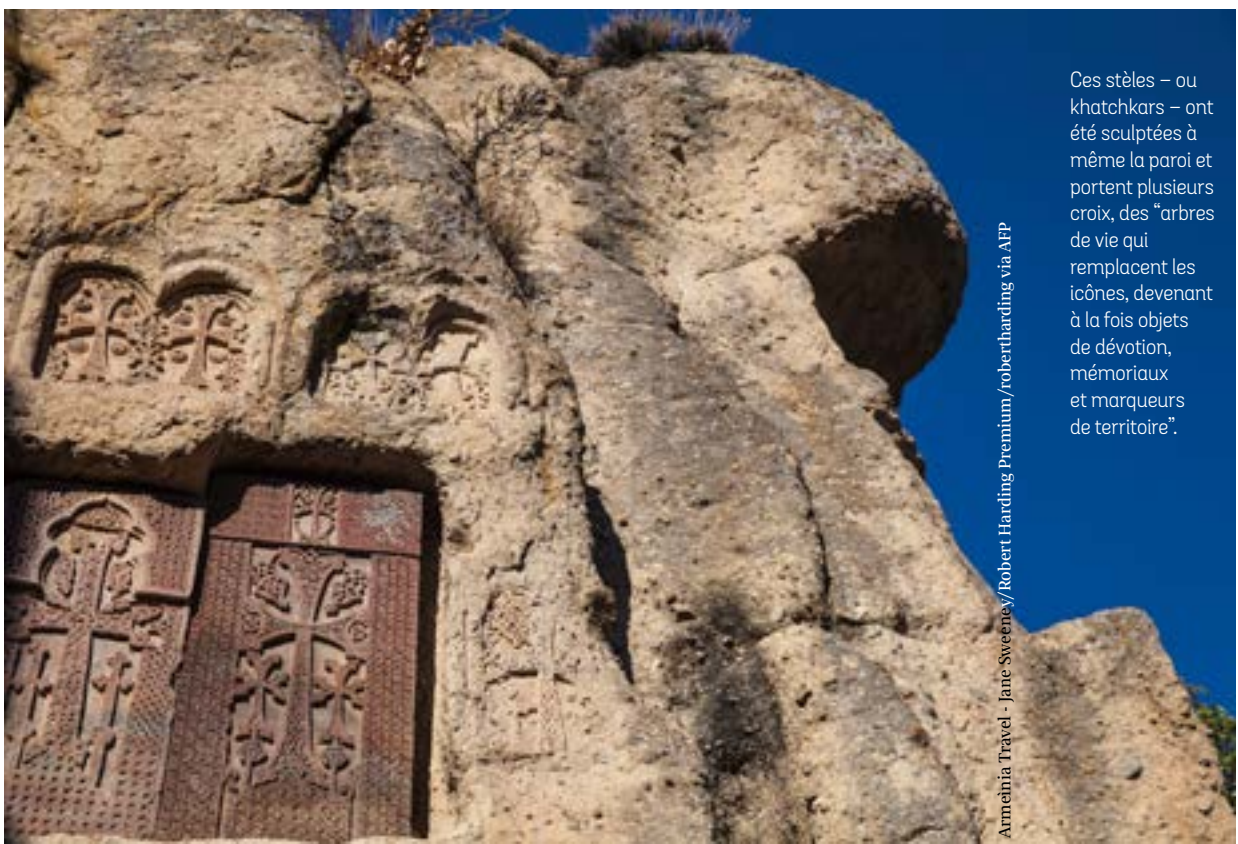


de puissants voisins : Byzance à l’ouest, la Perse sassanide à l’est”, indique Patrick Donabédian, historien d’art médiéval spécialisé en architecture et décor sculpté. Ce lien entre pouvoir et religion se consolide encore lorsqu’au début du V<sup>e</sup> siècle, “l’alphabet est créé spécialement pour traduire la Bible”. L’arménien devient une langue écrite en 405 grâce à Mesrop Machtots, moine et linguiste. Dans un contexte de perte progressive de souveraineté, le royaume étant absorbé en 428 par l’empire sassanide, l’Eglise devient la gardienne de l’identité nationale. Patrick Donabédian rappelle que cette institution se distingue très tôt des autres Eglises chrétiennes orientales en affirmant son autonomie, notamment lors des conciles d’Ephèse en 431 puis de Chalcédoine en 451, qui scellent une divergence théologique durable. “Souvent considérée comme hérétique par Constantinople, l’Eglise arménienne développe une tradition autonome, qui puise autant dans l’héritage syriaque que dans l’influence de Jérusalem”, relate Maxime K. Yevadian.

#### Un réseau exceptionnel de monastères

Cette indépendance religieuse se lit aussi dans la pierre. Des plateaux volcaniques aux vallées creusées par le vent, l’Arménie offre un réseau exceptionnel de monastères préservés. Ces sites, encore vivants et accessibles, témoignent de la richesse architecturale, spirituelle et culturelle forgée par quinze siècles de christianisme. Des édifices comme Khor Virap ou Hayravank révèlent une architecture qui se développe dès le V<sup>e</sup> siècle et connaît son âge d’or au VII<sup>e</sup> siècle. “L’architecture des monastères naît dans un moment charnière, après l’effondrement des grands styles architecturaux antiques et avant l’essor des arts romans, gothiques ou byzantins”, précise Maxime K. Yevadian. Les bâtisseurs utilisent “des pierres volcaniques – basalte et tuf polychrome – taillées avec précision pour résister aux séismes”, explique Patrick Donabédian. Les coupoles, “symboles du monde divin”, s’élèvent sur des murs massifs aux lignes nettes, une esthétique immédiatement reconnaissable que l’on retrouve dans tout le pays.

Geghard fait partie de ces édifices remarquables. Situé dans les gorges escarpées de la rivière Azat, à une quarantaine de kilomètres d’Erevan, le monastère se distingue par son caractère troglodytique : une partie du complexe est directement taillée dans la roche basaltique de la falaise. Fondé au IV<sup>e</sup> siècle sur le site d’une source sacrée, le monastère doit son nom à la lance – “geghard” en arménien – qui aurait percé le flanc du Christ, relique conservée sur place jusqu’au XIII<sup>e</sup> siècle, avant d’être transférée au trésor d’Etchmiadzine. L’ensemble, tel qu’il subsiste aujourd’hui, date principalement du XIII<sup>e</sup> siècle et combine chapelles rupestres, khatchkars (stèles) sculptés à même la paroi et églises semi-enterrées. L’acoustique exceptionnelle de ces espaces creusés dans le roc trans-



forme chaque chant liturgique en expérience spirituelle intense. Inscrit au patrimoine mondial de l’Unesco depuis 2000, Geghard témoigne de cette capacité unique des bâtisseurs arméniens à faire dialoguer architecture et géologie, à transformer la pierre brute en espace sacré sans jamais la soumettre totalement, préservant la force tellurique de la montagne.

#### Des stèles sculptées édifiées partout

La foi arménienne ne s’exprime pas seulement dans les monastères : elle se déploie aussi en plein air à travers les khatchkars, ces stèles sculptées où la croix apparaît “non comme un instrument de souffrance mais comme un arbre de vie”, insiste Patrick Donabédian. Les khatchkars, qui figurent sur la liste du patrimoine culturel immatériel de l’humanité de l’Unesco, surgissent au IX<sup>e</sup> siècle, au moment où l’Arménie retrouve une forme d’indépendance après la domination arabe. “Elles remplacent les icônes, devenant à la fois objets de dévotion, mémoriaux et marqueurs de territoire”, poursuit l’historien. On les trouve à l’entrée des villages, près des ponts, des églises ou dans les cimetières. Chaque stèle, unique, porte des motifs géométriques, floraux ou végétaux qui entourent la croix centrale. Sa symbolique dépasse le religieux : elle incarne la mémoire collective, commémorant les défunts, les vic-

toires militaires, ou simplement la dévotion des commanditaires. Malgré les destructions, le génocide, la répression soviétique, la tradition ressurgit après l’effondrement de l’URSS. “Les khatchkars continuent à être édifiés partout dans le pays, sous leur forme traditionnelle, mais également dans des formes plus originales ou fantaisistes”, expose Patrick Donabédian.

La période soviétique marque un tournant dramatique : dans les années 1930, les autorités envisagent même de démanteler complètement l’Eglise arménienne. Les archives montrent que si elle fut finalement préservée, ce ne fut pas par respect pour la foi, mais comme “outil de contrôle sur la diaspora”, éclaire Maxime K. Yevadian. Le clergé subit des persécutions sévères, les monastères sont parfois laissés à l’abandon, d’autres transformés en entrepôts ou en musées athées. Les prêtres sont emprisonnés, déportés ou contraints de renoncer à leur ministère. La pratique religieuse est découragée, voire interdite, et toute une génération grandit dans un environnement officiellement athée. Pourtant, dans les foyers, la transmission se poursuit discrètement, les grands-mères continuant d’enseigner les prières et les traditions aux enfants.

#### Le christianisme, fil conducteur de l’histoire

Dès 1991, avec l’indépendance de l’Arménie, un nouveau spectaculaire s’amorce. Le catholicos (chef spirituel) actuel joue un rôle central dans la reconstruction. Les monastères sont restaurés, les séminaires rouvrent, et les jeunes retrouvent le chemin des églises. Dans un pays laïcisé, “la pratique religieuse reste comparable à celle du Liban ou de la Grèce, avec un fort attachement culturel”, avance Maxime K. Yevadian. Le Maténadaran, bibliothèque construite en 1957 à Erevan, abrite les manuscrits fondateurs de la culture arménienne, dont le Livre des lamentations de Grégoire de Narek, saint et poète du X<sup>e</sup> siècle, ainsi que les Evangiles traduits dès l’invention de l’alphabet. Ces textes enluminés, copiés et préservés à travers les siècles, malgré les invasions et les destructions, constituent un patrimoine littéraire et spirituel d’une richesse exceptionnelle.

L’Arménie est ainsi tissée de mythes, de pierres, de textes et de cicatrices. Dans ses monastères accrochés aux falaises, dans ses croix de tuf plantées au milieu des montagnes, dans les prières murmurées ou les gestes du quotidien, le christianisme n’apparaît pas seulement comme une religion, mais comme un fil conducteur de l’histoire nationale. Une manière pour un peuple souvent menacé, déplacé ou fragmenté de donner un sens à sa continuité. Et lorsque les visiteurs gravissent les 572 marches de la Cascade à Erevan ou avancent vers les monastères enfouis dans la roche, ils perçoivent intuitivement ce lien profond, celui d’une nation qui a su, à travers les siècles, faire de la foi une mémoire et de la mémoire une survie. ■